

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

FAUT QUE ÇA DANSE !

Noémie Lvovsky

Née en 1964 à Paris

Étudiante en lettres modernes et en cinéma,

Noémie Lvovsky intègre en 1986 la Femis

au département scénario, puis réalise

deux courts métrages avec Emmanuelle Devos,

alors débutante : le très remarqué *Dis-moi oui,*

dis-moi non (1989) puis *Embrasse-moi.*

Elle collabore ensuite, comme scénariste,

à deux réalisations de son camarade de promotion

Arnaud Desplechin : *La Vie des morts* (le moyen-

métrage qui le révèle au public en 1991) et *La*

Sentinelle - pour lequel elle s'occupe également du

casting, en 1992.

En 1993, Noémie Lvovsky signe son premier

long métrage, le brillant *Oublie-moi*, portrait

d'une jeune femme tourmentée incarnée

par Valeria Bruni Tedeschi.

Après avoir travaillé avec Garrel sur le scénario du

Cœur fantôme, elle tourne pour Arte *Petites,*

récit de l'amitié qui unit quatre adolescentes

dans les années 70.

Prolongement de ce téléfilm,

La Vie ne me fait pas peur,

son deuxième long, débordant d'énergie

et d'invention, lui vaut le Prix Jean-Vigo

et le Léopard d'argent au Festival de Locarno en 1999.

Avec *Les Sentiments* (2003), le cinéma

de Noémie Lvovsky accueille des acteurs chevronnés

(Baye, Bacri), sans rien perdre de sa fougue

ni de son originalité, saluées

par le prix Louis-Delluc 2003.

Quatre ans après ce beau succès public, elle signe

Faut que ça danse !

En 2001, la cinéaste fait ses premiers pas

de comédienne dans *Ma femme est une actrice,*

d'Yvan Attal : sa composition de sœur obsessionnelle

lui vaut une nomination au César

du Meilleur second rôle.

Amoureuse transie dans *France boutique*, elle apparaît

dans des films de cinéastes-amis qui exploitent

avec bonheur son tempérament comique :

Desplechin (*Rois et reines*), Berri (*L'un reste,*

l'autre part) ou Bruni Tedeschi (*Actrices*).

2007 (sortie France : 14 novembre 2007) - France/ Suisse - couleur - 1h40

film de **Noémie Lvovsky**

scénario : **Noémie Lvovsky** et **Florence Seyvos** - image : **Jean-Marc Fabre** - montage : **Emmanuelle Castro** - premier assistant réalisateur :

Olivier Genet - décors : **Marie Cheminal** - costumes : **Dorothee Guiraud** - effets spéciaux : **Philippe Hubint** - musique : **Archie Shepp** - son :

Brigitte Taillandier, Sylvain Malbrant, Nicolas Moreau et **Emmanuel Croset** - dessin animé : **Anais Vaugelaude** - production : **Why Not**

Prod. - producteurs : **Pascal Caucheteux** et **Grégoire Joilute** - distributeur : **UGC.**

avec : **Jean-Pierre Marielle** (Salomon), **Valeria Bruni-Tedeschi** (Sarah), **Sabine Azéma** (Violette), **Bulle Ogier** (Geneviève), **Bakari Sangaré**

(monsieur Mootoosamy), **Arié Elmaleh** (François), **John Arnold** (Adolph Hitler), **Anne Alvaro** (Marie-Hélène), **Nicolas Maury** (le chargé de clientèle),

Daniel Emilfork (le médecin militaire), **Judith Chemla** (l'étudiante), **Tsilla Chelton** (la dame russe), **Cécile Reigher** (l'infirmière), **Michel Fau**

(le psychiatre), **Jutta Sammel** (Sarah à 8 ans), **Michèle Gleizer** (la gynécologue), **Philippe Nagaud** (le professeur de claquettes), **Rosette** (la

secrétaire).

COURT MÉTRAGE : LOUISE

2005 - Canada - couleur - 10'

film d'animation (ordinateur 2D) d'**Anita Lebeau** (réalisation, scénario, image et son) - animation : **John Tanasciuk, Anita Lebeau, Jason Doll** - musique : **Robert Marginet**

- voix-off : **Louise Marginet** - production : **Jennifer Torrance, Michael Scott**

Quatre-vingt-seize ans à peine et farouchement indépendante, Louise vit seule chez elle, près de Bruxelles, une ville de la province du Manitoba (Canada).

Du haut de ses 96 ans, Louise ne compte pas s'en laisser conter par la vie. Vivant seule dans une grande maison, elle veille chaque jour à ce que la solitude ne rogne pas son

indépendance et ponctue ses journées de rendez-vous à ne pas manquer. Des sandwiches qu'elle grignote aux jolies robes qu'elle continue de porter, chaque détail du quotidien

fait oublier, un peu, le temps passé et les moments perdus. Commentée avec humour en voix off à la première personne, la vie de Louise, agrémentée de séquences échevelées sur sa

tondeuse à gazon ou de pauses nostalgiques en compagnie des vieux albums de photos noir et blanc, est un rempart contre la mélancolie qui guette. Pour son premier film, Anita

Lebeau s'est inspirée de la vie de sa propre grand-mère, belge émigrée dans le Manitoba. Et si la réalisatrice canadienne a travaillé ici une animation colorée et vive, elle offre un

portrait documentaire d'une justesse et d'une tendresse infinies. Hymne au temps qui passe et à celui qui reste, Louise est un concentré d'énergie. **RADI**

ENTRETIEN AVEC NOÉMIE LVOVSKY

Quelle a été l'idée de départ du film ?

Noémie Lvovsky - L'envie de raconter quelqu'un qui commence à devenir âgé sans s'en rendre compte, puis comment il en prend

conscience à travers le regard des autres, comment le monde semble vouloir le mettre à la porte. Le personnage de Salomon est apparu :

un homme qui a 75-80 ans, russe, juif, rescapé... Pour ne pas se laisser enterrer vivant, il décide de rencontrer un nouvel amour. Florence

Seyvos (scénariste) me disait souvent : « Tu es sûre que c'est Salomon le personnage principal, et pas sa fille? ». La difficulté était là : comment

raconter un homme âgé sans connaître soi-même le grand âge ? Nous avons décidé que le personnage central serait bien Salomon, mais

raconté du point de vue de sa fille. On a pensé à la voix-off de Sarah qui raconterait son père, et à partir de là, tout s'est mis en place.

Le film raconte aussi une histoire de famille. Comment avez-vous construit le scénario ?

Parce que la société lui fait sentir qu'il va bientôt mourir, Salomon est obligé de se poser la question de savoir où il va être enterré. Cette

interrogation le ramène à son passé, auquel il déteste penser, et dont il refuse de parler. Tous les membres de sa famille sont morts à Auschwitz,

« partis en fumée » comme il dit. Il n'y a pas de caveau de famille, pas de tombe, pas d'inscription de noms ni de dates. Pendant l'écriture du

scénario, le Mur des Noms a été inauguré à Paris. C'était la première fois qu'en France, il y avait un endroit où étaient inscrits les noms. Nous

avons intégré cet endroit au présent de Salomon. C'est un début d'apaisement et d'acceptation de son passé. Salomon change au cours du film :

au début, il se pense et se veut immortel. À la fin, il se sait mortel, et ça n'est pas une mauvaise nouvelle. Pour revenir à la question, nous avons

voulu raconter à la fois les liens étroits qui unissent cette famille, et à quel point chacun vit seul une période de grande révolution.

Dans un film qui raconte une histoire de famille, on se dit que l'autobiographie n'est souvent pas loin. Est-ce le cas ?

Quand nous écrivons, Florence et moi, on s'inspire d'une réalité que l'on connaît intimement. Il y a la réalité de nos émotions, de nos

sentiments, celle de certains événements, de certaines situations, et celle de personnes que l'on aime, qui nous intéressent, et qui nous

sont proches. On s'inspire aussi de livres et de films qui nous habitent. Lorsqu'on se met à écrire, on décroche très vite de nos sources

d'inspiration. Nous préférons la fiction, on a l'impression qu'elle raconte mieux la réalité. Ce qui est drôle, c'est qu'une fois le travail fini, on

se rend compte que l'autobiographie n'est jamais là où l'on croit, et la fiction non plus...

Le film parle de choses très graves mais toujours avec humour et légèreté. Le ton du film est-il venu naturellement ou de façon contrôlée ?
Nous n'avions pas conscience d'écrire une comédie, mais on savait qu'on ne voulait pas faire un drame. Par exemple, nous étions incapables de faire mourir un personnage. C'est Salomon qui, sans que nous nous en rendions vraiment compte, nous guidait, avec son expérience du tragique et son goût du comique. On regardait les films de Billy Wilder. On y trouvait le rythme, la légèreté, la drôlerie qu'aime Salomon. Nous avons choisi son nom de famille en hommage à Lubitsch. Bellinsky, c'est le nom de Charles Boyer, l'apatride amoureux, insolent et libre, dans *La Folle Ingénue*.

Le film fait de nombreuses références au cinéma : *Le Parrain*, *La Mouche 2*, *In the Soup*...

Le cinéma est une source constante d'inspiration. Il fait partie de ma vie, mais aussi de la vie des personnages. *In the Soup*, c'est juste un petit clin d'œil à Why Not Productions. Pour *La Mouche 2* c'est parce que ce que Sarah a dans la tête à ce moment-là ressemble vraiment à un film d'horreur ! Et pour *Le Parrain*, Coppola est un des metteurs en scène que j'aime le plus au monde et on souriait avec Florence de citer ce film-là alors que l'on essayait à notre tour de raconter une histoire de famille. Il y a aussi *Top Hat*, les comédies musicales américaines, Fred Astaire, les claquettes, tout l'amour de Salomon pour le cinéma de ces années-là...

On retrouve cette dimension cinématographique à travers les rêves que font Salomon et Sarah et qui occupent une place très importante dans le film...

Un des rêves, celui du dessin animé, raconte le lien très fort qui unit la fille et son père. Sarah hérite d'un cauchemar de Salomon. Ce qu'il ne lui a pas dit de la façon dont il a vécu la guerre, Sarah en hérite malgré tout. Mais cet héritage de non-dits ne peut se développer que dans son inconscient, ses fantasmes, ses cauchemars. Il n'a pas de place ailleurs. Salomon a la hantise et la culpabilité de n'avoir pu combattre. Alors il invente, et raconte à sa fille comment il a tué Hitler. Elle entre dans l'imagination de son père et voit l'assassinat. Il devient pour elle le héros qu'il n'a pu être pendant la guerre. Au-delà du sens, il y a aussi le pur plaisir de mise en scène, de fabrication, à imaginer une chambre à coucher pour Hitler, à demander à un acteur de jouer un Hitler de pantomime...

Dossier de presse (extraits)

Dans le contexte souvent sinistre et cynique de la comédie dans le cinéma français, Noémie Lvovsky fait partie, avec quelques autres (sa complice Valeria bien sûr, ou Desplechin depuis *Rois & reine*...), de ces désormais "valeurs sûres" qui relèvent nettement le niveau, de ces cinéastes d'ici qui parviennent à faire rire avec le matériau le plus profond, qui peuvent prétendre tenir leur place dans le concert international relevé des Woody Allen, Pedro Almodóvar, Nanni Moretti ou Aki Kaurismäki, auteurs dont l'écriture comique ne se limite pas à aligner des répliques censées faire mouche. En attendant le formidable *Actrices** de Valeria Bruni-Tedeschi en décembre (avec Lvovsky dans le casting), voici le non moins réussi *Faut que ça danse* ! Il y aurait bien sûr un papier à faire sur les trajectoires à la fois parallèles et complémentaires de Noémie et Valeria, leurs films perpétuellement croisés, leur fougueux tempérament de comédiennes, mais pour l'heure, il faut essayer de faire danser *Faut que ça danse* !

Quel titre d'ailleurs : la contrainte, le plaisir et le "ça" mêlés en une courte injonction qui claque et synthétise tous les enjeux du film. La première scène aussi est exemplaire : une fête indienne qui semble nous transporter du côté de Delhi ou Bénarès. En effet, ça danse. Mais que fait là Bulle Ogier en sari ? Un élargissement de plan nous informe que l'on est à Paris, dans une fête de quartier. Le film fonctionnera ainsi, sur la tension entre le poids identitaire et l'envie de l'alléger, sur le piège des apparences, le décalage souvent comique entre ce que l'on croit (savoir) et des vérités plus complexes, voire insaisissables. Bulle Ogier est Geneviève, une vieille dame lunaire (comédie) mais qui perd pied avec la réalité (tragédie). Elle est divorcée de Salomon (Jean-Pierre Marielle, assez époustoufflant). Salomon est un vieux Juif, censé être hanté par ce qu'il a vécu dans sa jeunesse. Or, pas du tout. Ou alors à sa manière, refulante : il fuit les réunions générationnelles, les enterrements d'amis où l'on risque de parler déportation, préférant nettement la compagnie des films de Fred Astaire et n'ayant qu'une idée en tête, trouver une compagne et chasser la mort. Ce contemporain français des comédies romantiques américaines, ce Juif plutôt Lubitsch-Chaplin que Levi-Lanzmann, du côté de la jouissance physique plutôt que de l'angoisse métaphysique, va logiquement trouver en Violette/Sabine Azéma l'une des meilleures héritières des grandes fantasques hollywoodiennes. Incidemment, Geneviève et Salomon ont eu une fille, Sarah (Valeria), désormais enceinte et bien déchirée entre sa maternité imminente, sa mère atone et un père qu'elle a du mal à "quitter". (Edipes mal réglés, filiations conflictuelles, blessures passées toujours ouvertes, problèmes d'argent et d'affects liés, non-dits prêts à exploser, Lvovsky parvient à transcender cet usuel chaudron de névroses familiales en une comédie drôle et mélancolique, douce et râpeuse, rythmée et singulière, prenant des lignes de fuite inattendues selon le personnage auquel elle file le train (voir la virée suisse d'Ogier et Sangaré, ou la scène hautement angoissante et hilarante chez le docteur Emilfork), et fonctionnant sur des données assez audacieuses. Par exemple, l'idée pas franchement dans l'air du temps de construire un film autour d'un couple de "vieux" et d'en faire un truc pétant de fantaisie, pas du tout morbide. Ou bien la façon d'éclaircir discrètement cette chronique mélancolique de la lumière noire de la Shoah, ce qui fait de *Faut que ça danse* ! un frère de cinéma du *Demain on déménage* (2003) de Chantal Akerman (les deux films sont aussi reliés par Jean-Pierre Marielle, dont la fin de parcours en vieux Juif du cinéma français devient étonnante).

Mais si l'inscription de la Shoah est subtile dans le film, et refulée par le principal intéressé, Salomon, elle peut aussi surgir en à-coups féroces, par le biais d'un rêve bien sûr, lieu d'épanchement du refulé : celui de Salomon, où il assassine un Hitler histrionique se couchant dans des draps à croix gammées, mélange de comique, de violence et de malaise du genre grotesque, sorte de chute hénaurme du dictateur et impressionnant coup d'audace de la cinéaste. On pourrait dire que Noémie Lvovsky a réussi là une comédie juive, pas tellement pour ses reflets autobiographiques ou ses allusions à la Shoah, mais plutôt dans sa façon de rendre le lourd léger, d'accueillir les conflits familiaux ou la quête identitaire à l'état de questions sans réponses, de rassembler toute l'altérité du monde (cinéphilie hollywoodienne comme un pays mental, un autre territoire d'origine, fête indienne, baby-sitter africain, compte suisse, folie, vieillesse...) dans l'ici et maintenant du Paris d'aujourd'hui. Mais on ne voudrait pas prendre le risque de réduire : juive ou pas, *Faut que ça danse* ! est une comédie grave et réjouissante, propre à questionner et faire rire quiconque a compris que comique et tragique ont partie liée.

Serge Kaganski - Les Inrockuptibles - novembre 2007